

Liliane Menétrey-Lacroix

La femme en cage



Du même auteur :

- **Traits de flammes**, poèmes. Ed. Perret-Gentil, Genève, 1971.
- **Feuillets de poésie**, Cahier N° 11, poèmes. Ed. Perret-Gentil, Genève, 1971.
- **Plus haut que les nuages**, poèmes. Ed. Perret-Gentil, Genève, 1973.
- **Feuillets de poésie**, Cahier N° 14, poèmes. Ed. Perret-Gentil, 1974.
- **Eventail**, nouvelle. Maison Rhodanienne de Poésie. Collection Rencontres Artistiques et Littéraires, 91700 Ste-Geneviève-des-Bois, 1978.
- **Florilèges fribourgeois**, Nouvelle Collection G. & A. Jaeger, Fribourg, 1979.
- **Il y avait...**, nouvelles. Ed. Perret-Gentil, Genève, 1981.
- **Cahier N° 28 « Le Génie du lieu – quelques visages » : La fille aux yeux de gazelle**, nouvelle. Alliance Culturelle Romande, 1982.
- **Il y avait aussi le soleil**, roman. Ed. de l’Emeraude, Genève, 1984.
- **Histoire d’êtres**, nouvelles. Ed. de l’Emeraude, 1986.
- **Treize nouvelles fribourgeoises**, SEF. Ed. La Sarine, Fribourg, 1989.
- **La grande visite**, poèmes. Ed. Ouverture, Tell & Tell, Vevey, 1991.
- **Frontières**, nouvelles. Ed. de l’Emeraude, 1993.
- **Bouquet de plumes**, Ed. La Sarine et Sté fribourgeoise des écrivains, poèmes. 2000.
- **Le Scribe N°20**, Trait d’union des Arts et des Lettres, Granges-Marnand, nouvelle. Février 2001.
- **L’Epierrément**, roman. Ed. des Ecrivains, Paris, 2002.
- **Le Scribe N° 39**, nouvelle. Avril 2004.
- **La maison aux volets bleus**, nouvelles. Ed. de l’Emeraude, Genève, 2004.
- **Le Scribe N° 62**, nouvelle. Juillet 2008.
- **Une luciole sur un mur**, roman, Mon Petit Editeur, Paris, 2010.

À ma fille Isabelle

I

Il faisait sombre dans la pièce. Dehors, il pleuvait. Le nez collé contre la vitre je regardais la rue ; elle était grise et sale. Je me sentais aussi grise et dépouillée de fraîcheur que l'était la façade austère du bâtiment d'en face. Derrière moi ma mère se traînait sans but dans l'appartement. Ses pas glissés et furtifs me hérissaient. Pourquoi diable marchait-elle ainsi ? Je frissonnais en observant sur les toits un ciel broyé d'humidité, un ciel qui semblait laisser couler le trop-plein de son désarroi. Cette pluie ne cessera donc jamais ! Ah ! Descendre les persiennes, oui, pour ne plus rien voir, pour ne plus entendre la marche incessante de ma mère, ma mère prise par ses calculs, ma mère cherchant quelle serait la pièce de valeur à vendre, celle dont elle tirera le plus grand profit afin de pouvoir, une fois encore, boucler cette fin de mois et rembourser l'argent emprunté à cette brave tante Céline. Oh ! Cette tante Céline ! Son regard de fausse compassion, sa moue de satisfaction quand elle tend le chèque à ma mère... Vraiment, cette femme, je ne l'ai jamais beaucoup aimée. Invariablement, le 20 de chaque mois, cette brave tante Céline venait comme

par hasard prendre de nos nouvelles puis elle s'en allait contente, non seulement de nous avoir aidées mais aussi de constater combien notre intérieur se dépouillait. Hier, par exemple, les tapis ont été vendus. Ces pas de ma mère... ces pas menus sur le parquet aux lamelles grinçantes, il faut les arrêter :

– Ne pourrais-tu pas t'asseoir un instant ?

La sécheresse de ma voix me surprit. Jamais auparavant je n'aurais osé lui parler de cette façon. Elle parut ne rien remarquer, sa réponse fusa :

– Et où veux-tu que je m'assoie ? Mon fauteuil n'est plus là !

– Il te reste le divan.

– Tu le sais parfaitement : je ne m'y assois jamais, je m'y couche !

– Ne peux-tu pas, pour une fois, changer tes habitudes ?

Ignorant ma remarque, elle s'exclama :

– Si au moins j'avais pu prévoir ce désastre !

En disant cela, elle jeta un coup d'œil circulaire sur la nudité de la pièce et, brusquement, elle cessa son va-et-vient. En soupirant, je m'éloignai de la fenêtre. À quoi bon entamer une discussion ? Ma mère ne comprenait pas ce qui lui arrivait et moi encore moins. Des mauvais placements, des titres russes, paraît-il, lui avaient fait perdre une bonne partie de sa fortune et les revenus actuels suffisaient à peine à nous faire vivre jusqu'au 20 du mois. Qu'espérait-elle ? Un miracle ? Depuis longtemps les tableaux avaient été vendus, hier c'était au tour des tapis de disparaître. Quant aux meubles, ils partaient un à un pour nous permettre de rembourser, chaque premier du mois, la vieille tante Céline. Cela ne pouvait pas

durer indéfiniment. J'en étais consciente sans vraiment l'être et ma mère, peu habituée aux soucis d'argent, n'en parlait guère.

J'ai faim ! Du reste, j'ai toujours faim. Une envie soudaine de me gaver de pâtisserie me saisit. Cette idée me fit penser au salon de thé aux tentures rose bonbon où nous allions régulièrement, ma mère et moi. Que de belles toilettes s'affichaient dans cet endroit très chic ! En ce temps-là, je vivais sur un nuage, à cent lieues de ces ennuis qui, aujourd'hui, nous accablaient. Il y avait si longtemps, me semblait-il, que nous étions privées de dessert ! Il avait bien fallu s'en passer, tout comme le reste. Nous n'avions même plus de domestiques, ni femme de chambre, ni cuisinière. C'est ma mère qui préparait les repas, des repas infects, mais pouvais-je lui en vouloir de ne pas savoir cuisiner ? Une fringale de baba au rhum me prit de court et le désir de sucreries me taraudant de plus en plus, je me dirigeai vers la cuisine, avec l'espoir de dénicher peut-être un vieux gâteau sec oublié dans le buffet, quand un long coup de sonnette vibra et me transperça. D'instinct je m'arrêtai et je regardai ma mère, elle me fit signe de ne pas bouger. Toutes les deux nous fixions la porte comme si, une fois ouverte, le diable en personne pouvait s'y découper. Ce n'était en aucun cas la tante Céline car, après avoir sonné, elle grattait la boiserie pour nous avertir de sa visite. De plus, nous étions encore loin de la date du fameux 20 du mois. Alors, qui se cachait là, dans l'attente problématique d'une réponse de notre part ? Nous restâmes immobiles, guettant le bruit d'un pas qui nous indiquerait le départ de l'intrus, ou de l'intruse. N'y tenant plus, après un long moment, je me remis en route et malgré mes précautions le parquet gémit sous

mon poids. Ses craquements résonnaient au centuple dans la chambre quasiment vide. D'un geste impératif de la main, ma mère voulut m'arrêter et en même elle s'exclamait à mi-voix :

– Chut ! Ce doit être l'employé du gaz...

Encore une facture impayée, pensai-je immédiatement. Quand donc aurons-nous fini de trembler à chaque coup de sonnette ? En dépit de l'interdiction de ma mère, j'étais arrivée près de la porte d'entrée. L'œil rivé au trou de la serrure je tentai maintenant de distinguer le palier. La pénombre m'empêchait de bien voir, néanmoins je crus apercevoir un uniforme et je me dis qu'en effet ce messenger n'était pas de meilleur augure. À la fin, ma position devenant inconfortable, je résolus de m'asseoir à même le sol et sous moi j'entendis le plancher crier de douleur ! Ah zut, marmonnai-je, cette comédie a assez duré, elle n'est pas digne de nous. Une sorte de désespoir enfantin m'empoigna tout à coup, j'aurais volontiers laissé couler toutes les larmes de mon corps, ainsi recroquevillée sur moi-même, dans cette position fâcheuse et surtout ridicule. C'est alors que j'aperçus devant mes pieds un bout de papier carré qu'une main venait de glisser sous l'encadrement de la porte. Un pneumatique ! Oui, il s'agissait bien d'un pneumatique et non pas d'une facture de gaz. Avec néanmoins une pointe d'inquiétude tenace, nous respirâmes un peu mieux. Quelle pouvait être la nouvelle se justifiant par l'envoi d'un télégramme ?

Avec sa dignité retrouvée, ma mère s'empara du pli. Habitée comme elle l'était à ouvrir soigneusement toute enveloppe, elle cherchait maintenant le coupe-

papier. J'étais impatiente, était-ce un message de mon futur mari ? Ses gestes lents m'exaspéraient, que craignait-elle encore ? Je la vis lire attentivement la missive puis les traits de son visage s'éclairèrent enfin :

– C'est une invitation de cette chère Amélie... fit-elle en me tendant le papier.

Elle n'ajouta rien d'autre. Ce n'est que ça, pensai-je. Eh oui, la vie continuait ailleurs et je l'avais presque oublié, partout les mondanités allaient leur train. Distraitement je parcourus les quelques lignes, les déchiffrant avec peine car, pour des raisons d'économie, nous allumions le plus tard possible l'unique lampe rescapée du naufrage. Celle-ci occupait majestueusement, et de façon disproportionnée, la petite table Louis XVI perdue au milieu du salon. Un brusque accès de mélancolie me fit songer aux réceptions qu'ici même nous avions données. J'aimais le monde, j'aimais recevoir, bavarder avec les uns ou les autres, sentir le regard admiratif des hommes se poser sur moi, j'aimais participer aux conversations, bref un en mot, j'aimais me sentir vivre, tout simplement. Au lieu de cela, j'en étais réduite à être confinée dans cet appartement aujourd'hui démunie de tout. Je prenais lentement conscience que sans argent tout devenait compliqué. Comment accepter l'invitation de cette « chère Amélie » en nous présentant chez elle avec une robe, certes habillée, mais datant certainement. Ma mère le savait pertinemment : jamais je n'accepterai de me montrer ainsi vêtue et puis, à dire vrai, je n'avais pas le cœur à devoir plaisanter ou à devoir sourire. En y réfléchissant bien, je me dis tout de même que j'avais là une opportunité comme une autre d'échapper à

l'atmosphère déprimante de ces lieux. Ma mère demeurait silencieuse. Elle m'observait. Tout à coup elle se dirigea vers le divan sauvé de la débâcle et s'y étendit posément. Puis elle se mit à étaler savamment autour d'elle les plis de sa robe. Elle allait très certainement dire quelque chose d'important. C'était en effet son habitude de mûrir ses pensées, ainsi couchée sur le sofa, habitude curieuse mais à laquelle j'étais accoutumée.

– Tu vas te rendre à cette invitation, fit-elle lentement. Je n'irai pas mais toi tu iras. Tu dois t'y rendre, insista-t-elle.

J'eus un mouvement de révolte sans pour autant oser l'interrompre. Elle continuait à m'expliquer qu'il ne fallait pas froisser cette « chère Amélie ». De plus, c'était de sa part une délicate attention de réunir les mêmes personnalités invitées, il y a cinq ans passés, à l'occasion de la pendaïson de la crémaillère dans son nouveau château de Percy.

Les yeux grands ouverts, prise de panique à la perspective d'aller seule à cette réception et qui plus est sans robe nouvelle, je demeurais muette. Comme si elle lisait dans mes pensées, elle ajouta :

– Ne t'inquiète donc pas, nous ferons transformer ta robe, j'ai quelque argent en réserve.

Inutile de protester, elle avait déjà tout arrangé dans sa tête. Dans la mienne des images défilaient à toute allure, elles remuaient en moi des émotions que je croyais avoir enterrées. Il y a cinq ans, j'avais à peine vingt ans, la foule se pressait dans les salons du château de Percy et cette chère Amélie virevoltait parmi elle en maîtresse de maison accomplie. Ma mère, comme il se doit, me chaperonnait, car beaucoup

de prétendants auraient souhaité pouvoir me faire la cour. Elle veillait et restait à mes côtés, ce qui, je m'en souviens m'avait profondément agacée. À un moment donné, j'avais pu m'esquiver sur la terrasse et c'est là que je l'avais vu s'avancer vers moi, c'était un fort bel homme à la prestance inouïe et j'en avais eu le souffle coupé. Son sourire m'avait fait l'effet d'un ouragan. J'ai oublié les quelques paroles que nous avons échangées, mais je n'ai pas oublié la sensation que j'éprouvais alors : c'est simple, je n'avais plus de jambes ! Une si forte impression, depuis, ne m'a plus jamais traversée. Ma mère qui me cherchait était arrivée sur ces entrefaites et, comme dans toute bonne réunion mondaine, mon prince charmant se présenta puis il s'en fut, comme il était venu, en me laissant à mon émoi. Comment oublier cela ? C'était il y a fort longtemps, me dis-je pour me rasséréner et puis j'étais bien jeune. Troublée au rappel de ce souvenir, je sursautai en entendant ces mots :

– Tu iras à cette réception, n'est-ce pas ?

Comme je ne répondais pas, elle enchaîna :

– Qui sait, peut-être y rencontreras-tu Monsieur de Dardelle... Il n'est peut-être plus marié, fit-elle encore avant de prendre une position qui mettait un terme à la discussion, c'est-à-dire qu'elle se leva en secouant les plis de sa robe.

Je rêvais tout éveillée ! Je la regardais, ahurie et surtout choquée par la soudaine liberté de son langage. Ses propos étaient surprenants. Avait-elle à l'époque, compris mon attirance insensée vers cet homme ? Et qui plus est, un homme marié ! Je ne voulais pas d'un homme marié, je voulais me marier et ce sera bientôt le cas.

Debout, face à ma mère, je voyais les traits de son visage se contracter. Elle attendait ma réponse. Je finis par murmurer laconiquement :

– C’est bien, j’irai.

Puis au mépris de toute bonne éducation, je lui tournai le dos. J’étais fâchée, contre moi, contre elle, je ne le savais pas trop. Elle me pousserait dans les bras de ce Monsieur de Dardelle, elle n’agirait pas autrement ! me dis-je avec amertume. Pourtant elle a accepté la demande en mariage de Roland, vraiment je ne la comprends pas. Serait-ce les ennuis d’argent la cause de son attitude incroyable ? Je n’avais plus aucun point de repères, l’intransigeance de ma mère semblait avoir fondu en même temps que sa fortune. Son désordre mental me mettait mal à l’aise.

En dînant ce soir-là, c’est à peine si nous avons échangé dix paroles. Ma mère, silencieuse, était impénétrable. Malgré mon estomac qui criait famine, je ne fis pas honneur au repas qui sentait le brûlé. Quelque chose de pernicieux flottait dans l’air, et ajoutait à mon angoisse une touche supplémentaire, concernant notre avenir. Que ces ennuis d’argent la hantent, cela je pouvais le concevoir, mais maintenant puisque j’allais épouser Roland Darbois tout devrait prochainement rentrer dans l’ordre, me disais-je en mastiquant laborieusement un morceau de viande trop cuit.

Dans notre milieu les non-initiés croyaient ma mère veuve, seuls quelques intimes, dont cette chère Amélie, étaient au courant de son histoire. Moi-même, je ne savais pas grand-chose de sa vie. Elle n’était guère causante et nos difficultés financières ne l’encourageaient pas aux confidences. Il y a quelques années, en surprenant sans le vouloir une conversation

entre elle et son amie Amélie, j'avais appris que j'avais un père bien vivant. Quel choc alors ! Je n'avais pu, malgré tout mon respect, m'empêcher de questionner ma mère. Les traits fermés par la contrariété, elle avait fini par m'apprendre que mon père vivait en Amérique.

– Ne m'en demande pas davantage, c'est tout ce que j'ai à te dire, avait-elle fait, drapée dans sa dignité.

L'avais-je blessée ? À la voir ainsi bouleversée, elle qui généralement maîtrisait ses émotions, je n'avais pas insisté. Aujourd'hui je songeais à ce père, expatrié si loin. Dieu ! Que j'en aurais besoin. Pourquoi ne lui parlait-elle pas de notre situation actuelle ? En glanant des renseignements j'avais appris, au fil du temps, que notre fortune provenait de cet homme. Connaissait-il mon existence ? Longtemps j'avais été tourmentée par cette question mais la barrière dressée par ma mère se faisant plus haute à chacune de mes demandes, j'avais fini par me taire et par ne plus l'interroger. Enfin, continuai-je à penser, s'il est réellement mon père, il pourrait tout de même se manifester d'une façon ou d'une autre, il faut croire qu'elle ne lui a pas parlé de nos problèmes et je me demande bien pourquoi. Mais, au fait, est-il toujours vivant ? Le bout de la langue me démangeait et j'aurais aimé pouvoir dire tout haut ce que je pensais tout bas mais tout à coup une idée me traversa : mon père devait être un homme marié ! Oui, et ma mère, trop orgueilleuse, trop fière aussi, ne veut pas faire appel à lui pour nous sortir de ce mauvais pas. Abasourdie, j'avais cessé de manger.

– Tu n'as pas faim, ce n'est pas bon ?

Je devais avoir l'air hagard, je regardais ma mère sans la voir, un sentiment bizarre m'envahissait, je ne parvenais plus à raccommoder mes idées. Sans mot

dire je remis le nez dans mon assiette et m'efforçai de manger, sans grande conviction. L'atmosphère devenait tendue. J'aurais tant voulu en savoir un peu plus, connaître enfin sa vie lorsqu'elle était jeune, mais comme toujours elle m'en imposait à travers sa façon d'être si particulière. Soudain j'eus de la peine à retenir un fou-rire grandissant, sans nul doute provoqué par mes nerfs à vif : j'allais bientôt me marier et ma mère, comme pour mieux me convaincre d'aller à la réception de cette chère Amélie, avait fait allusion à ce Monsieur de Dardelle, un homme marié qui, peut-être, selon elle, ne le serait plus ! Que lui arrivait-il, pourquoi dire une chose pareille ?

Elle qui sûrement avait aimé un homme qui ne devait être pas libre, elle qui avait vécu sans mari, qui avait été une femme à qui l'on donne de l'argent pour vivre... une femme entretenue, en somme, elle me pousserait donc à agir comme elle ? Je suis folle ! me dis-je tout à coup, elle ne sait rien de ce qui s'était réellement passé en moi quand j'avais parlé à ce M. de Dardelle, je suis en train de tout inventer et de lui prêter de bien vilaines pensées. J'eus honte de moi car n'étais-je pas en train de faire le procès de ma mère ? Revenue sur terre, je déclarai :

– C'est très bon, et j'ai encore faim !

J'allais me marier avec quelqu'un que je n'avais pas vraiment choisi, j'ai dit oui parce qu'il le fallait et aussi parce que Roland Darbois était libre de sa personne, bien élevé et respectueux de ma vertu. C'était un peintre célèbre et je serai certainement enviée par beaucoup de ces jeunes filles dont le cœur était encore à prendre. De plus, ma mère et moi ne manquerons plus de rien, si je l'épouse... donc, je vais l'épouser !

II

– Tu es ravissante, la couturière a fait un miracle !

Ma mère parlait-elle de moi ou de ma robe ? Je grimaçai un vague sourire pendant qu'elle me détaillait sur toutes les coutures. Sans la psyché vendue depuis longtemps, je ne pouvais me voir entièrement, le seul recours possible était d'aller me poster près de la porte d'entrée, où un petit miroir mural se trouvait là pour un dernier regard à sa coiffure avant de sortir, mais je n'en eus pas le courage et je la laissai continuer son examen :

– Parfait, murmurait-elle, tu es parfaite.

Certes la toilette me convenait, notre couturière était une perle rare, néanmoins, je ne me sentais pas bien à l'idée d'aller seule à la réception de cette chère Amélie. Habituellement je ne sortais qu'accompagnée par ma mère, ou par l'une de ses amies. Son refus de venir avec moi avait été catégorique et je n'en connaîtrai pas la raison. C'était ainsi. Désorientée, je tentais de sourire en tournoyant sur moi-même quand un bref appel lancé par la trompe nasillarde d'une automobile nous fit sursauter :

– Déjà ! m'exclamai-je, contrariée.

– Allons, dépêche-toi, la voiture est là, me dit ma mère en me tendant des billets de banque, voilà pour la course mais sois économe.

Elle m'embrassa sur le front en prenant soin de ne pas déranger ma coiffure. Ses baisers étaient si parcimonieux que j'en fus retournée et, une fois assise dans le taxi, je me mis à trembler. Tout l'échafaudage que j'avais patiemment construit, afin de montrer à cette chère Amélie un visage serein, s'effondrait. Pourtant je savais parfaitement que ma mère et elle étaient amies de longue date et qu'elles devaient partager bien des secrets. J'avais tort de m'inquiéter de la sorte, bientôt nous allions sortir de cette scabreuse situation dont j'avais honte et je retrouverai enfin ma joie de vivre. Je me disais tout cela tandis que la voiture roulait. En réalité, ce mariage si proche maintenant, ce mariage me faisait un peu peur. Ce qui me rassurait tout de même, c'était de savoir que ma mère ne me quittera pas. Sans elle à mes côtés, je n'aurais jamais accepté la demande en mariage de Roland Darbois. Il avait tout de suite déclaré que sa demeure était suffisamment grande pour nous accueillir toutes les deux et, même, il avait paru ravi de pouvoir accéder à mon désir. Je lui en étais certes reconnaissante et me disais que cet être, un artiste de surcroît, avait une grande sensibilité et de ce fait, il devait fort bien comprendre les choses de la vie.

En évoquant sa maison, le lieu où désormais j'allais vivre, un frisson intérieur me parcourut. Cette grande bâtisse, trop décorée à mon goût, engloutira toutes mes espérances de jeune fille. Je devrai la faire

mienne et l'apprivoiser, de même qu'il allait me falloir apprivoiser le personnel. Un étrange sentiment me traversa au souvenir que j'avais gardé de la vision incongrue d'une espèce de verrue métallique, accotée contre la façade arrière de la maison. Devant mon étonnement, Roland Darbois m'avait expliqué qu'il s'agissait d'une entrée menant directement à son atelier de peinture, le dit atelier se trouvant sous le toit. Il n'empêche, depuis le parc, l'immeuble était défiguré. Je n'avais fait aucune remarque, après tout il était chez lui. Cet escalier extérieur si laid me paraissait superflu et pour le moins saugrenu. Mon futur mari est aussi bizarre que ma mère, m'étais-je dit, ils risquent de fort bien s'entendre, tous les deux !

Les coussins du taxi étaient confortables et je me laissais aller à ma rêverie. Roland Darbois était extrêmement élégant quoique étrangement vêtu, il était parfumé, propre comme un sou neuf et toujours souriant. Quand il arrivait chez nous, il tenait invariablement à la main le carton des petits gâteaux pour le thé. Pour annoncer son arrivée, il se faisait précéder par une énorme gerbe de fleurs. Sa cour était discrète et chaste et cela me convenait parfaitement. Jamais il n'avait manifesté un étonnement quelconque en constatant le délabrement progressif de notre intérieur et je lui en savais gré. En un mot, c'était un homme bien élevé.

Le château de Percy fut en vue, des voitures de maître avaient déjà pris place dans la cour, mon chauffeur se faufila adroitement jusqu'au perron.

— À quelle heure, Madame, faut-il que je revienne vous chercher ?

Je n'avais pas du tout pensé à cela, j'hésitai ne sachant que dire. Je ne pouvais pas prendre congé de mon hôtesse de bonne heure mais il serait tout aussi impoli de partir après tout le monde. Indécise, je finis par répondre :

– Cela serait bien si vous pouviez être là entre dix-sept heures, dix-sept heures trente.

– J'y serai, Madame.

Il m'appelait « Madame » et cela me fit sourire. Il est vrai qu'une jeune fille de bonne famille ne sortait en principe qu'accompagnée par un adulte, ou alors elle était une femme mariée. Oubliant les recommandations de ma mère, je lui donnai un pourboire royal. Il me remercia en se pliant en deux. De fort belle humeur, contente de me retrouver plongée dans une ambiance que j'affectionnais, j'entrai confiante dans le grand salon du château de Percy.

Très entourée, cette chère Amélie m'accueillit avec sa chaleur habituelle. Elle se déclara charmée de me voir et vraiment désolée d'apprendre l'absence de ma mère :

– Elle n'est pas souffrante, au moins ?

– Du tout, elle a de graves soucis.

– Ma chère enfant, oui, oui... Allait-elle dire « je suis au courant ? », en tous les cas elle se tut et son visage se teinta de compassion. Elle enchaîna très vite :

– Votre mère nous fera le plaisir de venir une prochaine fois, n'est-ce pas ? Allons, maintenant, venez que je vous présente... Je ne sais pas si vous vous souvenez du nom de chacun de nos amis, moi, à votre âge, fit-elle dans un sourire complice, savez-vous que je notais tout dans mon journal ! À nouveau un court silence s'ensuivit. Soudain, elle s'exclama :

– Dites-moi, ma chère petite, j’ai appris que vous serez bientôt mariée, et qui donc est l’heureux élu ?

Elle parlait avec une rapidité extraordinaire sans s’attarder à écouter mes réponses. Noyée dans le tourbillon de ses questions, je bafouillai de vagues répliques jusqu’au moment où, accaparée par des nouveaux venus, elle me dit :

– À tout à l’heure, ma chère, ne m’en veuillez pas mais je me dois à mes invités. Nous reparlerons plus tard et mes plus sincères amitiés à votre mère.

Ouf ! Ce qu’elle peut être bavarde ! pensai-je en me détournant d’elle, soulagée. Heureusement que ma mère n’est pas comme elle, je ne le supporterais pas.

Un faste sans nom s’affichait dans l’immense rez-de-chaussée du château de Percy dont l’escalier central n’était pas le moindre. Partout des lustres étincelaient, éclairant le salon aux meubles précieux, meubles pour la plupart envahis d’objets de valeur. Au fond de la pièce, une tapisserie d’Aubusson se découpait derrière un riche buffet où se pressait un monde fou. J’eus faim tout à coup. À la vue de ces longues tables garnies de terrines maison, de foie gras, de petits salés et aussi de pâtisseries de toutes sortes, mon estomac se réveilla brusquement. Je parvins discrètement à m’approcher du buffet. Tout d’abord boire une coupe de champagne, me dis-je, cela me donnera du courage. Le verre à la main, je m’apprêtais à y tremper mes lèvres quand une mystérieuse intuition me fit interrompre mon geste, c’était comme un appel impérieux. Je levai les yeux et crus défaillir : à quelques pas de moi un regard magnétique me fixait. Ciel, lui ! eus-je le temps de penser en sentant le rouge de la confusion envahir

mon visage. En souriant, Monsieur de Dardelle me regardait perdre mes moyens ! Paralysée par ses yeux de velours je sentais mes mains devenir de glace et je faillis lâcher ma coupe. De loin, M. de Dardelle me fit un imperceptible signe de la tête auquel je répondis en levant mon verre. J'en bus une gorgée et l'avalai de travers. Comme hypnotisée, j'eus le sentiment d'être prise au piège en face de cet homme si sûr de son pouvoir. Un sursaut de dignité alimenta soudain ma révolte : non ! m'insurgeai-je, je ne suis tout de même pas sa chose ! Et puis, je vais me marier... Je devrais le lui dire, peut-être cela coupera-t-il court à toute approche de sa part ? Les joues en feu, j'eus beaucoup de peine à donner le change et sans savoir comment, je me retrouvai dans le jardin.

L'air était doux et l'odeur des fleurs me calma. Leur beauté m'attendrait toujours car je les aimais et j'aimais les soigner. Plusieurs personnes se promenaient dans les allées où je finis par me sentir en sécurité, loin de cet homme qui, ma foi, me faisait peur. Je maudissais ma mère de m'avoir contrainte à venir ici. Si je le pouvais, je partirais de suite. J'avais à peine fait quelques pas que je sentis une main se poser sur mon épaule. De stupeur, ou de frayeur, je ne sais trop, je demeurai statufiée. Aurait-il l'indécence de venir me relancer jusqu'ici ? me demandai-je en blêmissant mais je n'eus guère le loisir d'aller plus loin, à mes oreilles résonnait une voix que j'aurais reconnue entre toutes et c'était celle de mon amie d'enfance, de ma meilleure amie. Cette voix disait :

– Geneviève ! Comme je suis contente de te voir ! Notre chère Amélie m'a dit que je te trouverais ici, et j'ai déjà parcouru tout le jardin à ta recherche. Enfin te voilà !